

# I

## *Le bouddhisme Zen, purificateur et libérateur de la vie*

Le Zen est, dans son essence, l'art de voir dans la nature de son être ; il indique la voie qui mène de l'esclavage à la liberté. En nous faisant boire directement à la source de vie, il nous libère de tous les jugs sous lesquels, créatures limitées, nous souffrons constamment. Nous pouvons dire que le Zen libère toutes les énergies accumulées normalement et naturellement en chacun de nous, et qui, dans les circonstances ordinaires, sont contractées et déformées au point de ne pouvoir trouver une voie qui leur permette d'agir. Notre corps peut être comparé à une pile électrique où réside, à l'état latent, un mystérieux pouvoir. Lorsque ce pouvoir n'est pas mis en œuvre comme il convient, ou bien la moisissure l'envahit et il se flétrit, ou bien il se pervertit et s'exprime d'une manière anormale. L'objectif du Zen est donc de nous sauver de la folie et de la paralysie. C'est ce que je veux exprimer par cette liberté qui donne libre jeu à toutes les impulsions créatrices et bienfaisantes innées en nos cœurs. Généralement nous restons aveugles à ce fait que nous sommes en possession de toutes les facultés nécessaires qui nous rendront heureux et pleins d'amour les uns pour les autres. Tous les combats que nous voyons autour de nous proviennent de cette ignorance. Par conséquent le Zen désire que nous ouvrons un « troisième œil », selon l'expression boud-

dhiste, sur cet espace que nous n'avons jamais imaginé et que nous a fermé notre propre ignorance. Lorsque le nuage de l'ignorance disparaît, l'infini des cieux se manifeste, et pour la première fois notre regard pénètre alors dans la nature de notre être. Dès lors, nous connaissons la signification de la vie, nous savons qu'elle n'est pas un effort aveugle, qu'elle n'est pas non plus le simple déploiement de forces brutales, mais que, malgré notre ignorance de son but intime exact, il existe en elle quelque chose qui nous fait éprouver une infinie béatitude à la vivre, et que le contentement subsiste à travers toute son évolution, sans nous laisser soulever des questions ou nourrir des doutes pessimistes.

Lorsque nous sommes chargés de vitalité et pas encore éveillés à la connaissance de la vie, nous ne pouvons saisir la gravité de tous les conflits enfermés en elle, qui semblent endormis, pour le moment, dans un état de quiétude. Mais tôt ou tard le temps viendra où il nous faudra regarder la vie bien en face et résoudre ses énigmes les plus pressantes et angoissantes. « A l'âge de quinze ans, dit Confucius, mon esprit était tourné vers l'étude, et à trente ans je savais où j'en étais. » Cette phrase est l'une des plus riches de sens qu'ait prononcées le grand sage chinois. Tous les psychologues adhéreront à cette déclaration, car c'est généralement aux environs de la quinzième année que les adolescents commencent à examiner sérieusement ce qui les entoure et à faire des recherches sur le sens de la vie. Tous les pouvoirs spirituels, jusqu'alors dissimulés dans les profondeurs subconscientes du mental, jaillissent presque simultanément. Et quand cette éruption est trop brusque et violente, l'esprit peut perdre son équilibre d'une façon plus ou moins durable ; en fait, bien des cas de prostration nerveuse signalés au cours de l'adolescence proviennent principalement de cette rupture d'équilibre mental. Dans la plupart des cas, les effets n'en sont pas très graves et la crise peut passer sans laisser des traces profondes ; mais il n'en est pas de même pour certains

caractères : soit en raison de tendances inhérentes, soit sous l'influence exercée par le milieu ambiant sur leur nature ductile, l'éveil spirituel les mène jusqu'au plus profond de leur personnalité. C'est à ce moment qu'il leur faudra choisir entre « l'éternel Non » et le « Oui éternel ». C'est ce choix que Confucius entend sous le terme d' « étude » ; il ne s'agit nullement par là d'étudier les classiques, mais de plonger profondément dans les mystères de la vie.

Normalement l'issue du combat est le « Oui éternel » ou « Que ta volonté soit faite », car, en dernière analyse, la vie est une forme d'affirmation, quelle que soit la forme négative sous laquelle la conçoivent les pessimistes. Mais nous ne pouvons nier le fait qu'il existe en ce monde bien des choses qui détourneront nos esprits trop impressionnables dans l'autre direction, et nous feront dire avec Andreyeff dans *La vie de l'homme* : « Je maudis chaque chose que tu m'as donnée. Je maudis le jour où je suis né. Je maudis le jour où je mourrai. Je maudis la somme de ma vie. Je repousse chaque chose pour la relancer à ton cruel visage, Destin dénué de sens ! Sois maudit, sois maudit à jamais ! Par mes malédictions, je triomphe de toi. Que pourrais-tu me faire encore ?... A ma dernière pensée je crierai dans tes oreilles d'âne : Sois maudit ! Sois maudit ! »

Voilà une terrible mise en accusation, une absolue négation de la vie, un tableau hautement sinistre de la destinée de l'homme sur la terre. « Sans laisser la moindre trace », voilà qui est absolument vrai, car nous ne connaissons rien de notre avenir sinon que nous disparaîtrons tous, y compris la terre même d'où nous sommes sortis. Certes il y a là de quoi justifier une attitude pessimiste.

La vie, telle que la vivent la plupart d'entre nous, consiste à souffrir. On ne saurait nier ce fait. Aussi longtemps que la vie est une forme de combat, elle ne peut être autre chose que de la douleur. Un combat n'est-il pas l'impact de deux forces antagonistes, dont chacune

essaie de triompher de l'autre ? Si la bataille est perdue, l'issue en est la mort, et la mort est ce qu'il y a de plus redoutable au monde : même lorsqu'on a triomphé de la mort, on est abandonné, tout seul, et la solitude est parfois plus dure à supporter que le combat lui-même. On peut ne pas être conscient de tout cela et continuer à se laisser aller à ces plaisirs momentanés que nous apportent les sens. Mais une telle attitude, dans son inconscience, ne change en rien les faits réels de la vie. Quelle que puisse être l'insistance des aveugles à nier l'existence du soleil, ils ne peuvent l'annihiler. La chaleur tropicale les brûlera sans merci, et s'ils ne se mettent pas à l'abri, ils seront tous balayés de la surface de la terre. Le Bouddha avait parfaitement raison lorsqu'il a promulgué la « Quadruple noble vérité », dont la première est que cette vie est souffrance. Chacun de nous n'est-il pas entré en ce monde en criant, en protestant en quelque sorte ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que le fait de sortir de la douce et chaude matrice maternelle pour entrer dans un monde glacial et hostile est un incident douloureux. La croissance s'accompagne toujours de souffrance. La formation des dents est plus ou moins douloureuse ; la puberté s'accompagne généralement de perturbations aussi bien mentales que physiques. La croissance de l'organisme appelé société est également marquée par de cruels cataclysmes, et nous assistons en ce moment à l'une de ses douleurs d'enfantement <sup>(1)</sup>. Nous pouvons raisonner avec calme et dire que tout cela est inévitable, que dans la mesure où chaque reconstruction signifie la destruction du régime ancien, nous ne pouvons pas éviter de subir une opération douloureuse. Mais cette froide analyse intellectuelle n'allège pas le moindre des tourments qu'il nous faut endurer. La souffrance impitoyablement infligée à nos nerfs est impossible à arracher. En définitive, une fois toute discussion épuisée, la vie reste un cruel combat.

(1) Ces essais sont datés de 1926, peu de temps après le terrible tremblement de terre du Japon. (N. d. t.)